

«J'ai mis vingt ans pour faire le deuil de ma fille»

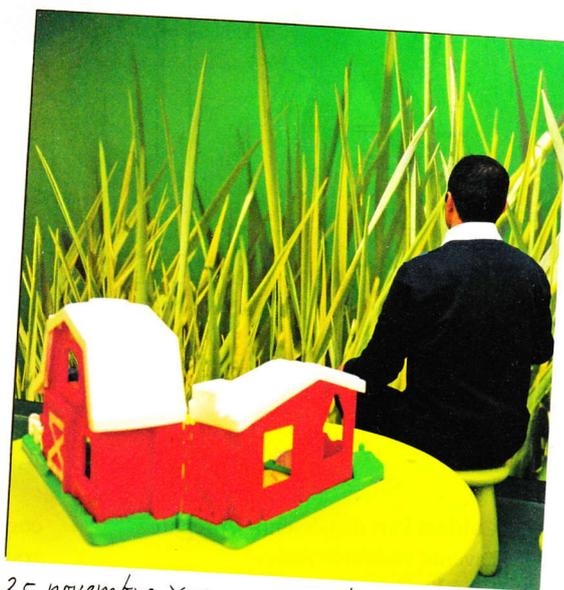
Yves a perdu son premier enfant le jour même où il est né. Une perte qu'il n'a longtemps pas réussi à ressentir ni à exprimer. Estimant que la douleur des pères n'est pas assez reconnue, il a créé une association.

TEXTE SANDRA WEBER PHOTO MERCEDES RIEDY

«Le seul contact que j'ai eu avec ma première fille, c'était avec son petit corps froid, déjà décédé.

Elle a vécu juste trois heures, avant de succomber à une infection pulmonaire. C'était en 1986. J'avais 23 ans. Mais je n'ai réussi à faire mon deuil que l'année dernière. Si ça m'a pris si longtemps, c'est parce que j'ai d'abord dû réaliser que j'avais été le père de cette enfant. Et ça n'a pas été facile. Je me suis demandé: suis-je papa? Bien sûr, il y a l'inscription à l'état civil du canton de Fribourg. La paternité est officielle. Mais je n'ai jamais eu la preuve que j'étais père. Avant la naissance, on est uniquement dans la projection. Et après, je me suis senti coupable de ne pas avoir réussi à protéger ma fille.

A l'hôpital, le personnel s'adressait uniquement à mon épouse, jamais à moi. J'étais là comme une potiche. Tout mon entourage me demandait comment allait ma femme, jamais comment j'allais, moi. D'ailleurs mon employeur ne m'a pas envoyé de carte de condoléances. C'était comme si ma paternité n'avait jamais existé. Lorsqu'un décès survient peu après la naissance, le père est marginalisé. Tout le monde se focalise sur la mère. C'est légitime. Elle a porté l'enfant, senti ses petits coups de pied, vécu l'accouchement. Le père, lui, a fait des projections, s'attachant au futur enfant. Il souffre, mais on pense moins à sa douleur à lui. Il a plutôt le rôle de soutenir sa femme, d'être celui qui est fort. Dans mon cas, j'ai effectivement endossé ce rôle. C'est moi qui ai contacté les pompes funèbres, organisé les funérailles et qui suis allé récupérer le corps de notre bébé avec ma belle-mère, après l'autopsie.



25 novembre. Yves songe au chemin parcouru.

Ma femme pleurait très souvent,

alors j'utilisais le peu de forces que j'avais pour la consoler et je ne parvenais pas à faire mon deuil. Durant deux ans, elle est allée tous les jours au cimetière. Moi, je n'arrivais pas à l'accompagner. J'étais tellement en peine que je ne parvenais pas non plus à parler de ce décès avec elle. Je lui disais que je n'en avais pas envie, ce qui engendrait parfois des tensions entre nous. Elle souffrait de ces ruptures de communication. Après coup, j'ai compris que j'aurais dû lui dire que je n'y arrivais pas, non pas parce que je ne souhaitais pas en parler, mais parce que ça me faisait trop mal. En réalité, j'étais incapable de mettre des mots sur ma douleur. J'ai en quelque sorte vécu le deuil par procuration. A travers elle.

Nous avions pensé qu'il fallait avoir un autre enfant le plus rapidement possible pour avancer dans notre deuil. Ma femme a fait trois fausses couches en début de grossesses. Ça a été difficile. Et puis nous avons eu notre deuxième fille (une autre fille et un garçon suivront), trois ans après la première. Je pense maintenant que le fait qu'elle ne soit pas née trop tôt a empêché qu'elle devienne un enfant de remplacement.

De son côté, mon épouse s'est beaucoup confiée à ses amies.

Mes amis à moi m'invitaient à boire une bière, pour parler d'autre chose, me changer les idées. Parfois, il m'arrivait d'envier la facilité avec laquelle ma femme parvenait à exprimer ce qu'elle ressentait. Lorsqu'on nous demandait combien nous avions d'enfants, elle répondait «deux, mais notre première fille est décédée.» Cela me mettait très mal à l'aise, d'autant plus que les interlocuteurs étaient eux aussi gênés. Bien sûr, elle avait raison de répondre ainsi. Moi, je n'arrivais pas à le dire.



TOUT MON ENTOURAGE ME DEMANDAIT COMMENT ALLAIT MA FEMME, JAMAIS COMMENT J'ALLAIS, MOI. D'AILLEURS MON EMPLOYEUR NE M'A PAS ENVOYÉ DE CARTE DE CONDOLÉANCES.

Je suis infirmier. J'ai voulu suivre une formation sur le deuil. Au final, ça a été une énorme réflexion sur moi-même. J'ai effectué mon travail de diplômé sur le deuil périnatal. J'ai rencontré un papa qui avait vécu la même chose que moi. Il se sentait isolé et pas reconnu en tant que père. En l'entendant me parler de son expérience, j'ai eu l'idée de créer une association pour aider les pères confrontés à de telles situations. Cœurs de papas a été constitué il y a maintenant dix ans. J'ai suivi plus de cent papas. Mon épouse m'a beaucoup encouragé à créer cette association. Nous avons parlé de ce que j'avais ressenti à l'époque. Evidemment, elle n'avait pas pu le comprendre sur le moment.

Il est illusoire de penser que les deux parents font leur cheminement de deuil en parallèle.

La gestion des émotions n'est pas la même. Les femmes expriment en général davantage. Le manque d'expression de la part des pères peut amener à des conflits conjugaux, la femme ayant parfois le sentiment que son mari est indifférent à la perte de l'enfant. Ma mère m'a dit, après coup, qu'elle avait eu l'impression que je gérais bien mon deuil et qu'il était plus urgent de s'occuper de mon épouse. Apparemment, je semblais maîtriser la situation. J'ai anesthésié mon travail de deuil. C'est aussi à cause de ça que l'on s'occupe moins des pères. Mais

il faut dire que des progrès ont été faits. Le personnel médical est désormais sensibilisé à la question. J'ai moi-même donné des conférences par le biais de l'association, notamment dans le cadre de formations continues destinées aux sages-femmes. Plusieurs m'ont affirmé ne jamais avoir pensé à cette problématique. Nous avons mené une étude auprès du public en demandant qui du père ou de la mère souffre le plus en cas de perte d'un enfant. Si le décès intervient à la naissance et jusqu'à un an, les réponses étaient «plutôt la mère», ensuite les deux. Il faut donc un an de vie de l'enfant pour que l'on reconnaisse la souffrance du père en cas de décès.

J'ai réalisé que j'avais fait mon deuil il y a quatre ans, le jour des 20 ans de notre deuxième fille.

J'ai soudain pensé qu'elle n'aurait pas été la même personne si nous n'avions pas eu cette expérience de vie. J'ai cessé de me sentir coupable de l'aimer. Je pense que le travail de deuil de ma femme n'a pas duré aussi longtemps, car elle est parvenue à s'exprimer davantage. En même temps je crois qu'un deuil ne se termine jamais. Maintenant encore, je suis triste à l'approche des fêtes de fin d'année, car notre première fille est née un 28 décembre. Alors si je peux travailler durant ces jours-là, je le fais volontiers.»

et vous,
PENSEZ-VOUS QUE DANS
LES CAS DE DEUIL D'UN
NOUVEAU-NÉ, LE PÈRE EST
TROP SOUVENT OUBLIÉ?
RÉAGISSEZ PAR COURRIER À
FEMINA, AV. DE LA GARE 39,
1001 LAUSANNE
OU PAR E-MAIL À
FEMINA@EDIPRESSE.CH

Association Cœurs de papas, www.coeursdepapas.ch

Offrez-vous un cadeau d'excellence !



Le meilleur vous attend... Choisissez dès aujourd'hui Swissquote et profitez de services de qualité: outils d'analyse performants, Trading Packages, applications pour mobile ainsi que notre cadeau de bienvenue exceptionnel – une bouteille de champagne Krug Grande Cuvée.* www.swissquote.ch

 **SWISSQUOTE**
BANKING. SELF-MADE.

* voir conditions